

LA NATURE EN VILLE : LES ÉC(H)O-RÉSEAUX DE JEAN ROLIN

MARINELLA TERMITE¹

ABSTRACT. *Nature in the City: Jean Rolin's Eco-networks.* The city is an increasingly controversial place to live in because of the tensions that it bears and which reshape its ontological conditions. The materials that compose it and the forms of interaction that animate it constitute an eco-system in search of new balances. If the urban environment – a carrier of human life – must deal with natural kingdoms (mineral, vegetable and animal) and their deviations as sorting resources, the changes in the environment challenge the notion of bio-mimesis and its writing features. In this framework, Jean Rolin's urban imaginary is such a place to examine the stakes of the savage in a space that is at odds with it.

Key Words: *Jean Rolin, biomimesis, urban wild.*

REZUMAT. *Natura în oraș: rețelele ecologice ale lui Jean Rolin.* Orașul este un habitat din ce în ce mai controversat, din cauza tensiunilor pe care le creează și care îi remodelează condițiile ontologice. Materiile care îl compun și formele de interacțiune care îl animă constituie un ecosistem în căutare de noi echilibre. Când mediul urban – suport al vieții umane – trebuie să facă față regnurilor naturale (mineral, vegetal și animal) și resturilor lor ca resurse reciclabile, transformările suferite de mediul înconjurător pun în discuție noțiunea de biomimesis și atributele sale în textul scris. În acest cadru, imaginarul urban al lui Jean Rolin se prezintă ca un șantier pentru explorarea felului în care sălbăticia naturii se infiltrează într-un spațiu nefamiliar.²

Cuvinte cheie: *Jean Rolin, biomimesis, sălbăticia urbană.*

La ville est de plus en plus un atelier controversé du vivant à cause des tensions qui la traversent et qui retravaillent ses conditions ontologiques. Repliée sur elle-même pour se protéger de l'extérieur, dénaturée si l'on en suit le *Rêve parisien* de Baudelaire, banc d'essai du pouvoir politique, artifice au

¹ **Marinella TERMITE** est « professoressa associata » (maître de conférences) en littérature française au Département de Lettres Langues Arts de l'Université de Bari, où elle poursuit ses recherches sur la production actuelle à l'intérieur du Groupe de Recherche sur l'Extrême Contemporain (GREC - www.grecart.it). E-mail : marinella.termite@uniba.it

² The abstract has been translated into Romanian by Ioana-Gabriela Nan.

cœur tant des utopies que des plans fonctionnels, elle se modifie sans cesse en fonction des principes d'organisation spatiale et des facteurs de désordre qui la rendent modulable à l'infini. Les matériaux qui la composent et les formes d'interaction qui l'animent constituent un écosystème à la recherche de nouveaux équilibres. Certes, si l'urbain – porteur d'humain – doit faire face aux règnes naturels (minéral, végétal, animal) et à ce qui en reste en tant que ressources du tri, les transformations actuelles de l'environnement mettent à l'épreuve la notion de biomimésis et ses atouts scripturaux. La forme, le procédé de synthèse des composants des milieux – naturels ou anthropisés –, ainsi que leur organisation forment les éléments incontournables sur lesquels le vivant peut s'appuyer pour se régénérer. Sa mutation constitue l'un de ses traits intrinsèques ; de même, dans toute écriture, sa présence peut réactiver les situations dormantes et transformer leur staticité en devenir. L'opposition ainsi que la complémentarité entre le minéral et le végétal structurent la ville en fonction des exigences qui se manifestent au fil du temps. C'est dans ce cadre que l'évocation des apocalypses, l'exploitation des dystopies dans les imaginaires contemporains – non seulement de science-fiction – se proposent comme des chantiers pour interroger le profil problématique de l'espace urbain actuel. Par exemple, une approche végétalisante finit par s'imposer, des mauvaises herbes de *Ruines-de-Rome* (Verticales, 2002) de Pierre Senges et de son projet d'une ville de sable avec Patrice Killoffer dans *Géométrie dans la poussière* (Verticales, 2004) aux choix citadins de Patrick Modiano ou de Jean Échenoz. D'ailleurs, à la présence du vert – envahissante ou rare –, s'associe également l'effet végétatif propre du virtuel avec sous-entendus ou anticipations.

C'est ainsi que les cités végétales de Luc Schuiten³ confirment cette tendance au niveau architectural. Face au déclin du monde postindustriel, elles proposent une nouvelle symbiose entre l'homme et son environnement en exploitant le vivant comme matériau de construction. Avec toute la fragilité des organismes vivants, cet architecte estime assurer un avenir durable à la ville pourvu qu'elle se fonde sur les rythmes biologiques, les seuls capables de la protéger et de la régénérer. D'où la nécessité de se mettre à l'écoute et en communication avec l'ordre naturel. Par conséquent, la présence des plantes et des arbres ne témoigne pas seulement d'un décor varié mais leurs anomalies et leurs incohérences favorisent l'installation du sauvage là où il ne devrait pas exister. C'est là le bonheur de l'affaire « nature en ville ».

En parallèle, l'écriture se fait alors porteuse d'un éco-réseau capable de tisser des mécanismes d'interaction entre les différents acteurs biologiques pour mettre en résonance leurs traits caractéristiques.

³ L. Schuiten, *Vers une cité végétale. Projets urbains et ruraux de demain*, Bruxelles, Mardaga, « Art Contemporain », 2010.

Sans négliger l'attention portée par d'autres sciences à ce sujet (de l'architecture aux neurosciences, à la botanique, à la zoologie), cette étude vise à analyser comment les imaginaires urbains de Jean Rolin – notamment ceux issus de la ville de Paris dans *Zones* (Gallimard, 1995) et dans *La Clôture* (P.O.L, 2002) – explorent et exploitent ces symbioses scripturales.

Sensible au réel, l'univers romanesque de cet écrivain met à l'épreuve les ressources des règnes naturels pour installer et configurer le sauvage. La rencontre de l'écriture et de la condition biomimétique – désormais incontournable pour dire la ville – constitue un défi à approfondir afin de faire ressortir et questionner tant la spécificité que les enjeux de la « parole sauvage » dans un espace qui lui est inhabituel.

Issue des déambulations dans Paris et sa banlieue, *Zones* se construit au fil d'une enquête insolite à la recherche des failles spatiales qui apparaissent paradoxalement dans un lieu représenté comme un non-lieu. En effet, au fur et à mesure que la relation de l'homme au monde se construit et se déconstruit, les bribes du réel dévoilent une marginalité aux traits instables et transitoires qui poussent l'humain à interagir avec les autres règnes naturels et à expérimenter l'interchangeabilité de chaque profil. En adoptant le point de vue, aussi variable qu'indéterminé, des fenêtres des chambres d'hôtels, Jean Rolin se met à la lisière d'événements minuscules, bien plus qu'ordinaires, pour y circuler sans destination mais sans tomber dans le risque de la flânerie. Dans l'attente, il précise l'action, la ralentit et dilate tant l'espace que le temps. Cette perte de vitesse introduit une approche végétalisante, attentive à la manière de présenter les détails au rythme typique du monde vert, à savoir la lenteur. C'est ainsi que les références autonomes tant aux végétaux qu'aux animaux constituent un premier niveau d'attestation de présence des éléments naturels et de leurs fonctions.

Pour ce qui est des arbres, ils apparaissent comme des marqueurs spatiaux qui permettent de localiser des déchets, image qui a un double sens puisqu'elle concerne les choses et aussi les humains, ceux qui sont porteurs de blessures de toutes sortes, pas seulement physiques. Le recours aux déchets intervient très souvent pour orienter les séquences et l'auteur en souligne le rôle à travers l'emploi des parenthèses, garantie de ses clins d'œil à la narration et de son attention pour le « tri écologique » reconnaissable dans son écriture.

Pendant ce temps, d'autres CRS – que je peux voir, eux, de la tête aux pieds – contrôlent un couple de jeunes, lui Noir, elle Blanche, écroulés au pied d'un arbre sur une pelouse constellée de déchets divers (ce détail n'est pas destiné à assombrir le tableau : il a, on le verra, son importance)⁴.

⁴ J. Rolin, *Zones*, Paris, Gallimard, 1995¹, Paris, Gallimard, « Folio », 2012, p. 96.

De plus, les arbres permettent d'établir des distances de protection qui vont de l'évocation d'un cerisier, capable de mettre à l'abri de la curiosité d'autrui les anonymes dont le narrateur parsème son texte, aux regrets d'un paradis perdu où la végétation dominante accueillait certains animaux. Le souci du décor occupe également le premier plan dans l'organisation syntaxique au détriment du sujet « humain » de la narration, sujet qui, à l'apparence décalé et déresponsabilisé, finit tout de même par faire ressortir le caractère problématique de certaines situations. C'est le cas des six arbres puissants qui, avec une pelouse et trois bancs, président le square où le narrateur s'installe pour observer l'entrée du Centre public d'accueil des déchets valorisables et pour mettre en question, dans ce cas, la notion d'accueil, en ayant recours encore une fois aux parenthèses⁵. Un autre exemple est représenté par l'évocation de l'ombre des arbres qui accompagne la pauvreté humaine et qui sollicite un regard dubitatif sur l'avenir :

[...] dans l'ombre de ces arbres on remarque une demi-douzaine de corps allongés à même le sol, déchaussés, environnés de sacs en plastique, comme rompus, désarticulés, par la misère, qui on ne sait trop pourquoi évoquent les suppliciés de la Semaine Sanglante, et cette chanson de l'époque où il est dit que « fleur rouge éclore sous la mousse, l'avenir pousse sur le tombeau des fusillés ». Hélas, qui pourrait prétendre aujourd'hui que l'avenir pousse et, plus encore, comme une fleur rouge ?⁶

Par ailleurs, dans les espaces intérieurs aussi, les végétaux constituent un point de repère à associer à l'humain pour dire son immobilité, tout en enregistrant l'opposition entre le vert de la plante – symbole de vitalité – et la vieillesse :

Derrière une autre fenêtre, fermée celle-là, à côté d'une plante verte, on devine la silhouette d'une très vieille femme assise, d'une immobilité de souche, image terrifiante de ce que peut être la fin d'une vie, une fois déconnectée de toutes les autres⁷.

Pour ce qui est des animaux, outre les chiens, présence diffuse et incontournable dans l'écriture rolienne, les pigeons et une tortue d'eau sont au cœur de deux situations narratives qui témoignent d'une première tentative d'interaction avec le réseau humain. Rolin attribue à ces oiseaux la volonté de se venger pour avoir été plumés et, par conséquent, la tentative de brouiller les

⁵ Ibid., p. 162.

⁶ Ibid., p. 63.

⁷ Ibid., p. 164.

cartes de jeu d'un « Noir »⁸ ; en outre, il relève simplement que la tortue, une fois adulte, est abandonnée car elle ne saurait continuer à vivre dans un conteneur à l'intérieur d'une maison⁹.

Tant les végétaux que les animaux ouvrent la voie à un « terrain vague »¹⁰, expression que Rolin utilise pour brouiller toute distinction entre les règnes au moment où son écriture commence à en faire éclater les limites scientifiques et à en métaboliser les effets. Plus que les jardins dont l'auteur de *Zones* ne néglige pas la présence – il les nomme et donne même des indications précises pour les localiser avant de les qualifier par leurs dimensions et conditions –, ce sont plutôt les parcs qui constituent un véritable atelier biomimétique puisque leur variété non définissable constitue, d'après l'auteur, l'aboutissement de toute action possible. Certes, ils sont identifiables du point de vue géographique (notamment le parc de la gare du Bas-Meudon, celui de Saint-Cloud, celui départemental André-Malraux et le parc Monceau) mais ils se présentent comme un écosystème où animaux, plantes, minéraux, humains interagissent de façon à ce que la description fasse émerger des détails déplacés, capables ainsi de nuancer et de réorienter la narration à l'aide de ces failles. On peut évoquer, dans le parc de la gare de Bas-Meudon, le cas de la cabine téléphonique éclairée au milieu des marronniers du parc de la gare de Bas-Meudon qui s'oppose à une « masse grise et brouillée »¹¹, sans doute celle des tours de l'ouest de Paris. Dans ce jeu d'indistinction lumineuse s'installent les chants des oiseaux et les renvois aux gens ordinaires. Ce schéma revient pour les autres parcs cités avec une densité humaine différente en liaison avec les nombreuses activités praticables mais la dimension visuelle au niveau tant chromatique que spatial – avec les anomalies et même avec le recours aux parenthèses comme œil critique et voix du narrateur – engendre la déambulation du récit.

Le paysage aussi témoigne des changements portés par les transformations saisonnières ; Rolin s'attarde notamment sur l'exemple des cerisiers pour prendre ses distances par rapport à la couleur dominante – le vert – considérée paradoxalement comme la moins appropriée pour dire la nature – et pour dire, par touches poétiques, les effets de légèreté produits par le passage de la torpeur luxuriante des feuilles à leur dépouillement comme signe du temps qui passe, image qu'il associe au goût de la décomposition propre aux hommes et aux animaux¹².

⁸ Ibid., p. 42 : « [...] vraisemblablement, le petit gros véloce était un pigeon qui, furieux de s'être fait plumer, avait tenté de se venger en fauchant les cartes, et c'est elles qu'en désespoir de cause, sur le point d'être rattrapé, il avait lancé sur la chaussée (non sans les avoir auparavant froissées) avant de s'éclipser derrière la palissade du chantier. »

⁹ Ibid., p. 83.

¹⁰ Ibid., p. 57-145.

¹¹ Ibid., p. 22.

¹² Ibid., p. 33.

Zones explore donc les marges d'indétermination que l'impact de la nature provoque en ville. C'est là que Rolin semble, à l'apparence, attester un état de désœuvrement de ses pages, une sorte de situation végétative qui traduit le sauvage dans l'allure oisive du journal « intime » d'une ville – Paris – tournée vers le dehors et prête à faire fleurir toute indication sous forme de ramification ouverte à l'empreinte de toutes les espèces. En poursuivant son enquête, entre documentaire et fiction, l'écrivain parcourt à nouveau la ville de Paris dans *La Clôture*. Il le fait à travers des éc(h)o spatio-temporels qui mettent en relation la vie du maréchal de France Ney avec celle du boulevard qui porte son nom. En outre, elle est identifiée avec l'existence de trois personnages aux destins croisés (Gérard Cerbère, rescapé de plusieurs Berezinas, qui vit dans sa caravane ; Lito, un officier des forces armées zaïroises et Ginka Trifonova, une bulgare assassinée sur un talus de la rue de la Clôture). Encore une fois, Rolin reprend la fenêtre d'un hôtel comme point de vue privilégié pour déployer le récit mais cet outil qui anime aussi l'incipit en italique ne représente pas seulement un pilier géométrique pour gérer le double feu de l'ellipse narrative ; il oriente le regard vers la double souche du réel, entre recul historique et vie quotidienne en train de se faire. Les références à la vie de Michel Ney, né la même année que Napoléon Bonaparte dans une bourgade de la Sarre et mort fusillé à l'angle des jardins de l'Observatoire, côtoient trois existences actuelles en rupture avec le paysage environnant. En partageant des échecs, les personnages évoqués interrogent des espaces capables de bouger en autonomie et de mettre en relief les données biographiques en fonction des realia : la fenêtre favorise ainsi la construction par échos des temps et des espaces.

Ce point de vue engendre des réseaux du vivant où la coexistence des variables de l'humain dialogue avec les autres règnes naturels. C'est le cas du mur aveugle du jardin du restaurant de La Chartreuse – coordonnée actuelle – qui est utilisé pour reculer dans le temps et fixer la place du supplicié.

En fait, le tableau, aujourd'hui la propriété d'un musée de Sheffield, en Grande-Bretagne, ne représente pas l'exécution mais les suites immédiates de celle-ci. Au pied d'un mur aveugle qui devait border le jardin du restaurant de La Chartreuse, le supplicié est étendu face contre terre, drapé dans un manteau noir, son chapeau, également noir, ayant roulé à quelques pas¹³.

Un autre exemple d'incongruité concerne le rappel de la veille d'une bataille de Napoléon associé à celui du distributeur automatique de plats chauds en panne dans le hall de l'hôtel Formule 1. Tout en reconnaissant à la

¹³ J. Rolin, *La Clôture*, Paris, P.O.L, 2002¹, Paris, Gallimard, « Folio », 2004, p. 21.

nourriture la condition indispensable pour mettre en évidence la personnalité d'un homme de caractère, le narrateur établit, d'abord, une contemporanéité inusitée entre l'action du personnage évoqué et la sienne (l'imparfait pour Napoléon et le passé simple pour le « je ») qui assure la coïncidence temporelle pour deux axes décalés du point de vue historique ; puis, il rend explicite ce déplacement hors limites par les réflexions entre parenthèses sur l'approche du « je » à l'alimentation, une manière pour rétablir la distinction surprenante entre les deux postures rappelées.

La veille de la bataille, tandis que Napoléon, de son côté, grignotait une poitrine de mouton arrosée d'un demi-verre de Chambertin, je constatai quant à moi que le distributeur automatique de plats chauds installé dans le hall de l'hôtel Formule 1 était en panne, et que pour obtenir le cassoulet sur lequel j'avais jeté mon dévolu, il ne faudrait ressortir et marcher jusqu'à la réception de l'hôtel Etap. Laquelle disposait en principe d'un appareil du même type¹⁴.

Le rôle de la fenêtre est toujours nuancé par les plantes qui témoignent d'un processus de végétalisation de la ville. De même que la présence humaine est de plus en plus succincte et porteuse d'éléments de brisure (« racaille », petits vieux, putes, toxicomanes, anachorète), la lumière des étages met en mouvement les immeubles en confirmant le rôle de médiation de la fenêtre, symbole aussi du retrait de l'espèce humaine.

Or chaque fenêtre introduit un exemplaire de la végétation prêt à coudre un tissu urbain conscient de la présence restreinte de l'humain. Ce paradoxe dévoile le déclin de l'humain, non du vivant. Le saule pleureur – « musclé » comme un humain – ou la façade guillochée de la maison de Gauguin encadrent ce qui apparaît par les fenêtres de la bibliothèque de la place Saint-Georges¹⁵. Ajoutons que les plus hautes branches d'un platane sont à la hauteur de la fenêtre de la chambre 616, au sixième étage, mais, loin d'être seulement un identifiant spatial, elles interagissent avec un couple de pies qui y fait son nid¹⁶. Les platanes abritent aussi une colonie d'étourneaux¹⁷ et cette liaison avec les animaux favorise l'action anti-pollution des végétaux¹⁸. Les acacias

¹⁴ Ibid., p. 106.

¹⁵ Ibid., p. 20.

¹⁶ Ibid., p. 81.

¹⁷ Ibid., p. 37 : « Sur les cent derniers mètres du boulevard Ney, les platanes ont abrité pendant plusieurs mois de l'an 2000 une colonie d'étourneaux si prolifique, et chiant avec une telle abondance, qu'un des automobilistes dont le véhicule disparaissait inexorablement sous la fiente en a abattu à coups de fusil de chasse, le 25 novembre, avant d'être arrêté par une patrouille de la police urbaine de proximité. »

¹⁸ Ibid., p. 58 : « Vers minuit, près de la porte de Pantin, des ouvriers municipaux en salopettes vertes poussaient des tondeuses mécaniques sur le talus qui borde le boulevard Sérurier. »

habitent au cœur d'un système écologique où les cinq sens sont sollicités simultanément engendrant un espace ; l'odorat se lie au toucher et suscite des sensations qui se traduisent en images¹⁹. D'autres arbres anonymes dont Rolin souligne la floraison comme marque de vie accompagnent la description insolite des usines, exemple de présence minérale – et donc inerte jusque dans le récit ; de plus, la crise de ces entreprises apparaît à travers le vide des espaces publics qui devraient être bondés – réseau de la SNCF et du périphérique, cafés. Dans ce contexte, la seule identité capable de s'imposer se trouve du côté du végétal et non de l'humain, comme dans le cas du cerisier de la gare de Pantin qui se couvre de fleurs au mois d'avril.

À mi-hauteur du remblai, du côté de la gare de Pantin, pousse un cerisier exceptionnellement vigoureux et brièvement couvert de fleurs au mois d'avril. De l'autre côté des voies, une porte métallique, souvent laissée ouverte par inadvertance, dissimule un escalier interdit au public, menant à un quai tombé en déshérence et planté de rosiers à fleurs rouges²⁰.

Le minéral n'est pas négligé, vu l'attention portée aux portes métalliques et à tout outil en fer, mais l'image de l'asphalte qui respire à la place des humains assure avec son incongruité une trace active de l'éco-réseau rolien.

Sans doute le café Le Celtic était-il bien garni de téléspectateurs retenant leur souffle, mais il n'y paraissait pas de l'extérieur. On entendait l'asphalte respirer²¹.

Quant au lien animal-végétal, les chiens morts, les chevaux en putréfaction – image suscitée par les grands sacs poubelles – dressent un portrait plus ponctuel du déclin. Or si la figure du chien errant est très répandue dans tous les textes de Rolin où elle s'installe pour donner du sel à la docufiction, le cheval dévoile ici un lien plus étroit avec les traces historiques du maréchal Ney²². Outil de guerre, il transforme le maréchal ; en effet, une fois descendu de cheval, de demi-dieu il devient enfant, comme un personnage des

¹⁹ Ibid., p. 53 : « Le long de l'avenue, c'est plutôt le rouge qui domine – le rouge de Bosch ou celui de Firestone –, mais dès que l'on s'engage dans la rue Félix-de-Croisset, sous les acacias d'où émane en saison une sorte de foutre pelucheux, on pénètre temporairement dans un espace plus confiné, baigné par les publicités Samsung, Panasonic ou Daikin d'une diffuse et sourde lumière bleue. Cet environnement bleu, de concert avec les émulsions de foutre d'acacia, favorise après quelques minutes d'immersion l'apparition de sensations aquatiques. »

²⁰ Ibid., p. 74.

²¹ Ibid., p. 31.

²² Ibid., p. 79.

manèges ou de l'école du cirque. Cette anomalie est ainsi capable de rappeler les deux plans narratifs de *La Clôture*.

Les oiseaux sont également parsemés le long des pages avec une attention toujours particulière pour le double sens des expressions, comme dans le cas des attaques « en étourneau »²³, tactique sur laquelle le maréchal Ney avait tergiversé à l'occasion de la bataille de Bautzen.

L'écosystème de *La Clôture* dévoile ainsi comment les anomalies naturelles que l'écriture met en valeur, permettent de déjouer toute régularité géométrique et historique, et de faire émerger l'autonomie de la nature en ville – marque du sauvage – comme matériau de construction.

Dans *Zones* et *La Clôture*, Paris prend forme à partir de la nature et renouvelle la notion de lieu par rapport à l'empreinte humaine en révélant d'autres liens possibles entre les espèces. De même que la condition sauvage dépasse les contraintes urbaines pour remettre en valeur la nécessité d'un équilibre à l'intérieur de tout écosystème, à travers les oppositions et surtout à travers des prises de distance réciproques, le végétal et l'animal apprivoisent l'écriture à différents niveaux. Rolin propose ainsi d'arpenter l'espace sans tomber dans le piège des projets catastrophiques et des utopies des villes de l'avenir mais de découvrir un modèle dynamique fondé sur les connivences topographiques pour dire l'humain à l'écart et explorer les interférences avec d'autres formes porteuses de vie dans l'inaction apparente – et donc déplacée – du sauvage, un sauvage qui n'est plus hors de l'urbain mais qui, désormais, le conçoit et l'habite sans cesse.

BRÈVE BIBLIOGRAPHIE

- André, Marie-Odile, Sennhauser, Anne, *Jean Rolin, une écriture in situ*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2019.
- Rolin, Jean, *La Clôture*, Paris, P.O.L, 2002¹, Paris, Gallimard, « Folio », 2004.
- Rolin, Jean, *Zones*, Paris, Gallimard, 1995¹, Paris, Gallimard, « Folio », 2012.
- Mathis, Charles-François et Pépy, Émilie-Anne, *La ville végétale. Une histoire de la nature en milieu urbain (France, XVII^e-XXI^e siècle)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2017.
- Schuiten, Luc, *Vers une cité végétale. Projets urbains et ruraux de demain*, Bruxelles, Mardaga, « Art Contemporain », 2010.
- Senges, Pierre, Killoffer, Patrice *Géométrie dans la poussière*, Paris, Verticales, 2004.
- Senges, Pierre, *Ruines-de-Rome*, Paris, Verticales, 2002.

²³ Ibid., p. 82.

MARINELLA TERMITE

- Suberchicot, Alain, *Littérature et environnement. Pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion, 2012.
- Thouroude, Guillaume (éd.), *Jean Rolin : une démarche littéraire déambulatoire*, in *Loxias*, n. 65, 15 juin 2019.
- Zanghi, Filippo, *Zone indécise. Périphéries urbaines et voyage de proximité dans la littérature contemporaine*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2014.